



Un saint du serment d'Hippocrate

Admirable, tout simplement

Jean-Paul Kauffmann – et nous à travers son récit – ne sera pas près d'oublier ce médecin juif, promis à la plus lâche des exécutions et qui consacra ce qui lui restait à vivre à éloigner la mort de son prochain.

Par Jean-Paul Kauffmann

Un soir du mois de décembre 1985, alors que le bruit des explosions se rapprochait et que les obus sifflaient autour de l'immeuble où nous étions détenus, un prisonnier fut extrait à la hâte de la cellule voisine et jeté dans la nôtre. Cet homme n'était pas pour nous un inconnu. Depuis un mois, il venait, chaque jour pendant 15 minutes, sous l'œil soupçonneux de nos geôliers, examiner Michel Seurat.

Ce médecin juif libanais, Elie Hallak, avait été enlevé neuf mois auparavant. Chaque phrase qu'il était amené à prononcer en français lors de ses brèves visites devait impérativement être traduite en arabe à l'intention de nos gardiens, lesquels croyaient toujours surprendre entre lui et nous des conversations clandestines. Nous avions les yeux bandés, pas lui. Il pressentait ce que signifiait ce douteux privilège : la mort. Mais il fallait alors qu'Elie Hallak vive. Sa cellule était trop exposée ce soir-là aux obus, et nos ravisseurs avaient besoin de lui pour se donner l'impression qu'ils soignaient Michel Seurat. Elie Hallak avait déjoué leur hypocrisie. S'étant rendu compte que la maladie de notre ami était incurable, il avait décidé de se battre les mains nues pour le sauver. Elie Hallak était un de ces hommes qui refusaient de se résigner. Pour moi, il est la plus belle incarnation d'un personnage de la littérature : le docteur Rieux de *la Peste*, ce médecin qui se sait impuissant face à la maladie mais qui a décidé de lutter pied à pied contre l'impossible. Au milieu de l'absurde, il a, comme ce personnage de Camus, continué à faire son métier. Soigner, telle était la morale de Elie Hallak.

Ce soir-là, le fracas des bombardements



Michel Seurat.

avait un moment fait diversion à la tragédie à laquelle nous assistions depuis un mois : l'agonie de notre ami. Nous préférons peut-être ce danger bien réel des obus menaçant l'immeuble à cette mort que nous sentions, invisible, s'approcher de Michel. Quand Elie Hallak fut catapulté avec son matelas, quelque chose changea aussitôt dans notre cellule. Michel qui somnolait se redressa soudain sur sa couche : le

hakim était là avec lui, pour toute la nuit. L'espoir renaissait... Elie Hallak allait enfin parler sans la surveillance des gardiens.

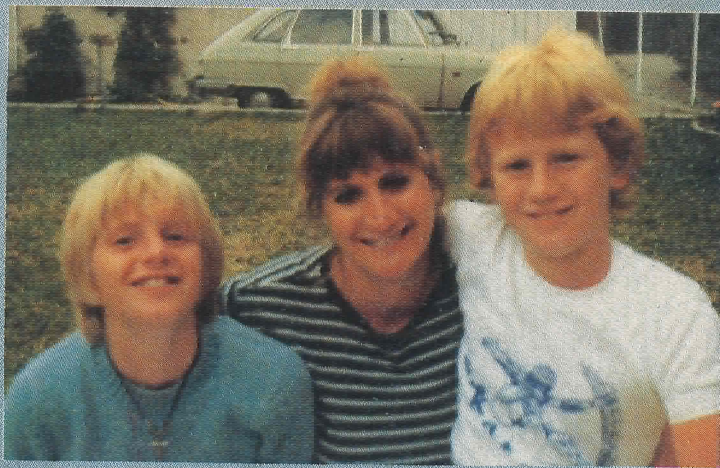
C'était la première fois que je voyais le visage du médecin. Quand on a en permanence les yeux bandés, contempler le regard d'un être humain, surtout de la qualité d'Elie Hallak, est un privilège rare. Je n'oublierai jamais ses petits yeux noirs et scrutateurs. Ce qui retenait l'attention était

Elie Hallak et sa femme, Rachel. Beyrouth, le 25 septembre 1980.



Marie-France Fröesch, l'héroïne de l'Airbus

Un cœur gros comme une maison



Marie-France Fröesch et ses enfants.

leur expression à la fois bienveillante et railleuse. «*Je serai toujours le juif errant*», s'exclama-t-il de cet air mélancolique et malicieux qui nous le rendait si humain.

J'ai vu, plus tard, la relation qu'il fit de cette soirée : un feuillet retrouvé au milieu d'un livre qui avait échappé à la vigilance de nos gardiens. Il décrivait longuement cet instant : notre bonheur de le voir et de converser librement avec lui. Il analysait sa joie, celle d'être enfin avec son malade, celle aussi de n'être plus seul car il aimait visiblement la compagnie.

Elie Hallak est resté exactement trois minutes avec nous. Les chefs du Jihad islamique s'étaient soudain aperçus qu'il n'était pas bon qu'il restât avec nous. Le long soupir de déconvenue que poussa Michel quand on sortit le *hakim* manu militari valait plus qu'un cri de désespoir. «*Mais je vais crever ici*», gémit-il doucement en se laissant tomber lourdement sur sa paillasse. Elie Hallak reprit ses visites quotidiennes. Nous le revîmes encore cinq ou six fois. Puis, dans la nuit du 20 décembre, il disparut.

Elie Hallak a été assassiné par nos ravis-seurs qui ont annoncé son exécution deux mois plus tard. On n'a jamais retrouvé son corps. Elie Hallak est mort parce que c'était un juste. Il exerçait la médecine dans un quartier musulman de Beyrouth. Il était bon et ferme. Dans le milieu médical de la ville, il était réputé pour la perspicacité de son diagnostic. Il était très populaire parmi le peuple chiite. Elie croyait à la cohabitation entre toutes les communautés du Liban. Juif, il préférait son pays, le Liban, à Israël. Il savait la faute irréparable que Sharon avait commise en 1982 en parvenant jusqu'à Beyrouth. Cette faute se trouve aussi à l'origine de la mort de Elie Hallak et n'ex-cuse en rien l'infamie de ses assassins. Mais on doit toujours répéter que l'invasion israélienne, autant que l'apparition de Khomeiny, a donné naissance à l'extrémisme chiite. Une haine profonde est née qui ne s'éteindra pas de sitôt. Elle n'existait pas avant 1982. L'homme qui a voulu sauver Michel Seurat a payé de sa vie l'erreur du gouvernement israélien. Sans doute Elie Hallak était-il un homme dangereux. Les fanatiques et les doctrinaires redoutent ces figures atypiques qui troublent l'ordon-nance de leur manichéisme. Cet otage avait aussi sauvé le fils d'un de nos ravis-seurs. Nos geôliers respectaient et même crai-gnaient le *hakim*. Quand il tançait vertement un certain Badr, petit chef colérique qui régnait tyranniquement sur nous, ce dernier se taisait ou balbutiait : «*Ce sont les ordres.*» Rigolard, Elie se plaisait à nous chuchoter à l'oreille : «*Ils vont me zigouiller.*» Il pratiquait aussi l'argot, il avait fait ses études de médecine en France.

Personne ou presque n'en a parlé. Le 26 juin dernier, peu avant 14 heures, les passagers de l'Airbus A 320 d'Air France se bousculent vers les toboggans d'évacuation. Mieux vaut ne pas trainer; affalé dans la forêt d'Habsheim, à quelques encablures de l'aéro-drome, l'appareil risque d'exploser à tout instant. Marie-France Fröesch, une sténo-dactylo de 42 ans, ne lâche pas son mari d'une semelle. Arrivée devant la porte de sortie, pourtant, elle rebrousse chemin et tente de se frayer un pas-sage à contre-courant dans l'affolement général.

On la retrouvera quelque temps plus tard, enlaçant le cadavre d'une petite fille de 8 ans, vers l'avant de la carlingue. Carbonisée. «*Elle a dû entendre les hurlements de l'enfant, et se précipiter pour la sauver*», raconte son mari. Son

enfant? Du tout. Les siens ont 19 et 21 ans et n'étaient pas à bord de l'avion. Non, une petite fille inconnue, incapable de se détacher de son siège à laquelle personne, parmi les cent trente-six passagers et membres d'équipage, ne prêtait attention dans la carlingue. Sauf Marie-France.

Elle s'occupait bénévolement de personnes âgées, elle était «*disponible pour tout le monde*», elle militait dans une association d'aide au Mali, L'Eau pour la vie. Elle «*ne comprenait pas le racisme*» et riait d'elle-même en déclarant que «*sa bonté la perdrait*». Selon sa meilleure amie, Jacqueline Persello-Still, elle avait simplement «*le cœur gros comme une maison*». «*Je crois que si elle était sortie vivante de l'avion en y abandonnant l'enfant, elle n'aurait pas pu le supporter et aurait terminé en hôpital psychiatrique.*»

Elie savait, comme Michel Seurat, qu'il allait mourir. C'est justement pour cela qu'il voulait le sauver par tous les moyens. Il exigeait que des analyses de sang soient faites; une ou deux fois, il eut gain de cause, mais nos gardiens, négligeant ses instructions, rapportaient des résultats incomplets ou inexacts. A tâtons pourtant, il avait réussi à identifier le mal de Michel. «*Il n'y a que Dieu et toi qui puissent le tirer d'affaire*», lui avait dit Badr. Cette phrase qui le révoltait était juste. «*Il n'y a qu'un moyen de guérir Michel*, répétait-il à nos ravis-seurs, *c'est de le libérer.*» Mais, au cours de ses brèves visites, il nous laissait entrevoir la vérité. Dans les derniers jours, il nous fit un dessin représentant le pan-créas de Michel envahi par ce qu'il appelait des polypes. Lorsque je découvris plus tard son journal, je compris qu'il avait employé pudiquement le mot de polypes pour désigner une tumeur maligne. Sans doute voulait-il nous rassurer. Ce journal qu'il adres-sait en fiction à sa femme Rachel m'a fait comprendre l'héroïsme de cet homme. Il fut un saint du serment d'Hippocrate, oublieux

de son propre sort qui était encore moins enviable que le nôtre.

C'est l'ignorance et l'indifférence de nos ravis-seurs qui ont tué Michel Seurat. Nos geôliers croyaient tout savoir. Elie Hallak opposa à leur bêtise son obstination et son intelligence. Il luttait aussi contre l'habitude du désespoir. On dira qu'Elie Hallak a perdu puisqu'il est mort, comme son patient. Bien au contraire, il a gagné en mettant en évidence, sous leur nez, la fourberie de nos ravis-seurs. Peut-être ne lui ont-ils pas pardonné cette façon magistrale de les démas-quer. Ils n'ont pas supporté aussi qu'il fût l'ami de la population chiite. Ils n'ont pas supporté que ce Juif fût admirable. C'est la stupidité qui l'a tué.

Sa femme et ses trois enfants vivent au-jour'd'hui à Paris. Quelques jours après ma libération, Rachel m'a convié avec Joëlle et mes deux fils à un déjeuner libanais dans son appartement. Nous étions bouleversés, mais nous n'étions pas tristes. Je retrouvais dans les yeux de ses fils la même intelli-gence, la même malice et la même bonté.

J.-P.K.